

# Les Images, la Vérité, le Réel et la Pensée

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

*La tradition nous rappelle que le problème de la vérité  
est celui de l'adéquation de la pensée au réel...  
mais aussi pour les images ?*

*Sans oublier que « ce ne sont pas les choses qui tourmentent les hommes,  
mais les opinions qu'ils forment sur les choses ».*

Daniel Sterne. *La vie et les opinions* de Tristram Shandy



A. Photographie de la RAF -  
23 août 1944 à 11 h du matin



B. Les rouleaux d'Auschwitz.  
Août 1944

**Ces deux images sont des photographies. Celle de gauche fait partie des cinq millions et demi de photographies aériennes prises en 1944 par la R.A.F pendant la seconde guerre mondiale et rendues publiques sur le Net le 19 janvier 2004. La photographie de gauche est datée et heurée du 23 août 1944 à 11 heures du matin. Celle de droite n'est que datée. Un jeune juif grec, membre des Sonderkommandos en août 1944, utilisa un appareil photographique introduit en fraude dans le camp par la Résistance Polonaise. Il en reste quatre photos, dont celle-ci, qui parviendront à la Résistance Polonaise le 4 septembre 1944. Ces images seront le point de départ d'une réflexion sur l'image en général et l'image-photographie en particulier, dans leur rapport avec le réel et la vérité.**

## Les images

### La R.A.F.

Le 19 janvier 2004, cinq millions et demi d'images aériennes prises par la R.A.F pendant la seconde guerre mondiale ont été rendues publiques sur Internet. Parmi ces nombreuses photographies en noir



et blanc, il y avait celle que beaucoup prirent pour être la photo du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, datée du 23 août 1944 à 11 h du matin à commencer par l'auteur [1]. Cette photographie, « image authentique du passé apparaissant comme dans un éclair » revenait en force pour Susan Sontag à la manière des « images soumises au double régime du flux et du reflux de la vérité en elles et l'horreur absolue de photographies jamais vues » des camps qu'elle avait évoquées dans son essai *Sur La Photographie* [2]. Mais le destin de cette image ne fut pas aussi limpide !

### Les « Rouleaux d'Auschwitz »

Les membres du *Sonderkommando* ou commando spécial étaient des détenus qui géraient à mains nues l'extermination de masse des Juifs présents dans le camp. Primo Levi dans les *Naufragés et les Rescapés* [3] dira que le crime le plus démoniaque des nazis fut d'avoir créé ces équipes. Ainsi, des Juifs mettaient d'autres Juifs dans les fours crématoires. Les nazis voulaient montrer ainsi que les Juifs se pliaient à toutes les humiliations et allaient jusqu'à se détruire eux-mêmes. Ces commandos étaient régulièrement renouvelés. Les nouveaux membres lors de la relève, étaient initiés en participant à l'exécution du commando précédent. Les S.S. répétaient qu'ils ne laisseraient survivre aucun témoin. Certains membres des *Sonderkommandos* en août 1944 ont éprouvé l'impérieuse nécessité d'arracher quelques images photographiques au réel d'Auschwitz afin de témoigner de l'inimaginable devenu imaginable dans ce réel là. Ils utilisèrent pour réaliser *Ces images malgré tout* [4] un appareil photographique introduit en fraude dans le camp avec l'aide de la résistance polonaise. Le photographe a pris acrobatiquement quatre photos ou tout du moins quatre photos nous sont seulement parvenues. L'une a été prise de la chambre à gaz du crématoire V en réfection. Les autres ont été prises, l'appareil caché dans un seau ou dans une poche. Nous ne le saurons jamais. Sur l'une, les membres du *Sonderkommando* amoncellent et brûlent les corps dans les fosses d'incinération car le four crématoire en réfection n'était pas en mesure de les brûler. Sur deux autres photos, des femmes nues, en convoi, s'apprêtent à entrer dans une chambre à gaz. Sur la dernière photo, le soleil d'août perce la cime des bouleaux et éblouit l'objectif. Le bout de pellicule sera extrait de l'appareil, introduit dans un tube de pâte dentifrice vide. Les « Rouleaux d'Auschwitz » ainsi nommés parvinrent à la Résistance Polonaise le 4 septembre 1944. Ces photographies ont survécu au photographe et elles n'ont pas fini de poser problème. Quant au photographe, juif et grec, il a été gazé et brûlé comme ses compagnons à la relève suivante du *Sonderkommando*, le camp d'Auschwitz continuant, jusqu'en janvier 1945, son activité quotidienne de génocide pendant les survols par les Alliés, des usines d'IG-Farben Auschwitz situées à moins de 8 km de Birkenau, usine qui s'est avérée être l'objet de la fameuse photographie du 23 août 1944 à 11 heures. A la fin, les nazis finirent par brûler leurs archives mais quarante mille clichés pris par les nazis eux-mêmes, nous rappelant l'existence à Auschwitz de Joseph Mengelé et ses expériences médicales, furent saisis par les troupes russes. « Peut-être y aura-t-il des soupçons, des discussions, des recherches faites par les historiens mais il n'y aura pas de certitudes parce que nous détruisons les preuves en vous détruisant ; et même s'il devait subsister quelques preuves et même si quelques uns d'entre vous devaient survivre, les gens diront que les faits que vous racontez sont trop monstrueux pour être crus ». Hannah Arendt a parlé de « l'éloquence du diable » à propos de ce fondement du révisionnisme rapporté par Simon Wiesenthal. Il faudra attendre 2014 et *Le Labyrinthe du silence*, le film allemand de Giulio Ricciarelli nous relatant les cinq années d'enquête puis l'ouverture, en décembre 1963, du procès de Francfort, où vont comparaître pendant vingt mois, devant un jury populaire, vingt-deux « exécutants » du plus grand des camps de la mort. Et attendre 2015 et *Le Fils de Saul*, le film du jeune réalisateur hongrois Lazlo Nemes, pour comprendre... jusqu'à la nausée en tentant de *Sortir du Noir* [5].

### De « l'imgao » à l'essence de l'image ou qu'est-ce qu'une image ?

De l'*imgao* latine, nom donné au masque mortuaire du défunt obtenu par moulage, est née l'image. L'image pouvant être la représentation visuelle, éphémère et inversée, d'un objet ou d'un être se réfléchissant dans la glace. Ou la représentation d'un objet, d'un être par les arts plastiques, graphiques, photographiques, cinématographiques avec ses photogrammes fixes qui projetés, au rythme de 24 images/seconde, nous donne l'illusion du mouvement définitivement liée à la magie du cinéma. Ou encore la représentation d'un objet ou d'un être par l'intermédiaire d'un système optique et la représentation imprimée d'un objet ou d'un être réalisant un ensemble plan de points, les pixels représentatifs de l'apparence d'un objet, d'un être, formés à partir du rayonnement émis, réfléchi, diffusé, transmis par cet objet ou cet être : image réelle, image virtuelle ou de synthèse. Ou enfin la représentation mentale en l'absence de l'objet ou de l'être : image visuelle, auditive, souvenir, rêve, illusion voire même vision.

L'essence de l'image, analysée par Ludwig Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus*, [6] permet de mieux répondre à cette question. Une image, pour être une image, doit avoir en commun



quelque chose avec ce qu'elle représente. Sa structure doit être liée à l'interdépendance des éléments de cette image. La forme de la représentation de cette image est liée à la possibilité que les choses du réel soient entre elles dans le même rapport, dans une relation logique correcte ou incorrecte avec autre chose. L'image logique d'un fait de la réalité peut correspondre ou non au fait et être en conséquence vraie ou fausse, mais que dans les deux cas, elle partage avec le fait la forme logique et que la structure logique est commune à ces deux possibilités du vrai et du faux. La vérité n'est pas intrinsèque aux images. Pour savoir si une image est vraie ou fausse, nous devons la comparer à la réalité. A partir de la seule image, on ne peut savoir si elle est vraie ou fausse car il n'y a pas, a priori, d'image vraie. Citer Ludwig Wittgenstein à propos de l'image pourrait laisser sous-entendre que le réel est ironique car Wittgenstein est né à Vienne, en Autriche, en 1889, la même année qu'Adolph Hitler ! Il passa trois années à l'école de Linz et côtoya Adolph Hitler de 1904 à 1905. Hitler avait deux ans de retard dans ses études et dut quitter le collège pour mauvais résultats en fin d'année ! Certains se sont demandé si l'antisémitisme forcené d'Hitler n'était pas né de sa rencontre avec Wittgenstein. La question est restée sans réponse !

Ce qu'une image figure c'est son sens. Le sens de quelque chose est toujours en dehors de la chose elle-même, comme une image doit bien évidemment être en dehors de ce qu'elle représente. Si elle est intérieure à son sujet, elle serait la chose elle-même et non son image. Il y a une chose dans le monde qu'une image ne peut pas représenter, c'est elle-même sauf dans la mise en abyme de l'image artistique. Elle ne peut pas représenter ce qui, en elle, fait d'elle une image. Il n'est pas possible enfin de comparer une image avec elle-même car cela reviendrait seulement à la regarder. La photographie est muette et de ce fait, il nous faudrait écrire un autre énoncé sous l'image que l'on appelle « légende ». Cette légende est la voix qui fait défaut et dont on attend qu'elle dise la vérité. Mais même une légende d'une exactitude rigoureuse demeure une interprétation nécessairement limitative de la photographie à laquelle elle est jointe. Susan Sontag la compare à « un gant qu'on enfle et enlève facilement » [2]. Depuis le Moyen-âge, la légende était la chose à lire que l'on gravait sur une médaille, sur une monnaie ou sous une image pour lui donner du sens. Alors légende-explication, légende-fable ou légende-mythe ? Ceci vient du fait que la vérité n'est pas intrinsèque aux images. C'est plutôt quelque chose qu'une image gagne dans sa relation avec quelque chose d'autre, qui lui est extérieure, à savoir la situation qu'elle représente. Tout ce qui se passe dans l'image est simplement de l'image en plus que nous pouvons alors comparer avec le monde pour voir si cela correspond ou non.

### De l'essence de l'image à l'être de l'image...

L'image n'est pas un symbole et il n'est pas nécessaire qu'un symbole soit imagé. Un symbole « tient lieu de » en rendant présent ce qui ne l'est pas. Il est un signe de reconnaissance entre les membres dispersés d'une communauté, en attestant leur commune appartenance. Il renvoie à quelque chose relevant du signe mais il est plus qu'un signe. Il indique non seulement une appartenance commune mais encore il en fait la preuve et la représente d'une manière objective. Les symboles ne remplissent pas seulement la fonction d'être des signes distinctifs que s'ils sont connus par tous les membres de la communauté car, de lui-même, il ne dit rien sur ce qu'il symbolise. C'est le sens des symboles qui, compris par tous les membres de la communauté, les relie tous et qui, pour cette raison, peut assumer aussi une fonction de signe. Un symbole tient lieu de ce qu'il représente et entraîne le respect de ce qui est présent en lui, comme le rappelait Hans-Georg Gadamer dans *Vérité et Méthode* [7].

L'image n'est pas un signe. La fonction d'un signe est d'attirer l'attention sur lui-même mais pas au point de la retenir. Il doit rendre présente une chose qui ne l'est pas, tout en détournant notre attention de lui-même. L'image renvoie à quelque chose en y faisant séjourner. En plongeant dans l'image, on est en même temps près du représenté. La valeur ontologique de l'image ne se cantonne pas à la seule ontologie de la substance du papier photographique, de sa forme rectangulaire et des traces laissées sur celui-ci. L'image n'est certes pas le réel ni la seule garantie de son existence comme le pensait Roland Barthes dans *La chambre claire* [8] mais elle en est sa représentation. En rendant présent l'absence, elle pourrait être taxée d'un déficit d'être. Mais la valeur ontologique de l'image est liée au fait qu'elle n'est pas simplement séparée de ce qu'elle représente : dans l'image, le représenté parvient à son être même. Il subit un accroissement d'être, ce qui signifie qu'il est présent dans l'image.

L'essence de l'image est donc à mi-chemin entre l'essence du signe et celle du symbole et l'image occupe une position intermédiaire entre le signe et le symbole. Pour elle, représenter n'est ni un simple renvoi ni une simple suppléance ni « tenant lieu de ». Pour Heidegger, dont on ne peut omettre de rappeler ses rapports avérés avec le nazisme, il y avait un problème et un seul : le problème de l'être et l'histoire de l'être. Mais l'ontologie, quand elle atteint un degré d'abstraction trop élevé, peut en arriver à considérer les événements du réel comme secondaires dans une sorte de dénégation de ce qui est pour



les êtres humains justement le plus réel, à savoir leur existence et leur souffrance. Le choix du réel a une dimension éthique au sens où Karl Popper pensait que face aux souffrances humaines effectivement endurées durant la deuxième guerre mondiale et aux réalités qu'ils ont vécues, il y avait quelque chose d'indécent à se demander si le réel ne se réduit pas à la perception ou à l'idée que nous en avons.

## De l'existence de l'image à est-ce que ceci est une image ?

Cette question est celle de l'existence de l'image. On peut demander aux images trop ou trop peu. On peut demander trop et en particulier, exiger d'elles toute la vérité mais on s'expose à faire de celle-ci une icône que l'on peut vénérer sans en faire obligatoirement une idole que l'on pourrait adorer, et cela au besoin en la recadrant, en la retouchant techniquement. Demander toute la vérité à une image est impossible car les images sont souvent inexactes, inadéquates ou incomplètes. Au procès d'Auschwitz, Hannah Arendt disait « qu'à défaut de la vérité, on trouvera des instants de vérité et ceux-ci sont en fait tout ce dont nous disposons pour mettre de l'ordre dans ce chaos d'horreur. Ces images surgissent à l'improviste comme les oasis dans le désert » [9]. Les images ont un rapport lacunaire à la vérité mais elles sont bien tout ce dont nous disposons. On peut demander en revanche trop peu aux images, c'est considérer celles-ci comme de simples documents voire de véritables simulacres. Cette attitude peut aller même jusqu'au rejet, les images ne pouvant raconter ce qui s'est passé. Il n'y aurait de ce fait aucune vérité de l'image photographique, cinématographique, peinte ou sculptée.

## La vérité et l'image

### La vérité...

« Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité - Je le jure ». « Tout ce que je dis trois fois est vrai » comme le répète Lewis Carol dans *La chasse au Snark*. « Vous mentez. Prouvez-le ». « Il fait nuit » et « j'ai faim » ; « deux et deux font quatre en base 10 » etc. Ces courtes phrases pourraient faire partie d'une liste inépuisable de vérités toutes aussi vraies les unes que les autres !

Si la vérité existait, pourquoi alors la chercher ? Quelle est la commune mesure entre « avoir faim » et la « réalité des nombres » ? Ce sont deux façons de parler, deux propositions énoncées comme vraies et c'est le langage qui permet de dire le vrai. « Le vrai et le faux sont des attributs du langage et non des choses... Là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité ni fausseté » suggérait en son temps Hobbes dans *Leviathan*. Il nous est de plus impossible de ne pas évoquer Daniel Sterne dans cette citation d'Épictète pour l'exergue de *La vie et les opinions de Tristram Shandy, Gentilhomme*, [10] son chef d'œuvre qui, depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, traverse les siècles : « Ce ne sont pas les choses qui tourmentent les hommes, mais les opinions qu'ils forment sur les choses ».

Si la vérité n'existait pas, elle resterait une abstraction nous permettant à elle seule de penser. Sans elle, tous les discours se vaudraient et ne vaudraient rien. Du *Qu'est-ce que la vérité ?* au *Qui cherche la vérité*, de Platon à Nietzsche, le fil n'a jamais été rompu. La vérité est éternelle alors qu'il y a impermanence du réel ne parlant, lui, que du présent. La vérité, elle, concerne le passé, le présent et l'avenir. Le réel nous permet de dire que *nous sommes vivants*. La vérité nous oblige à dire que *nous sommes mortels et que nous allons mourir* et Vladimir Jankelevitch de conclure avec son éternel *Je suis une vérité éternelle qui va mourir* [11].

Le κριτεριον grec ou le critère est le principe auquel nous pouvons nous référer pour juger une action, un discours et en discerner le vrai du faux. Il en découle deux conceptions du critère de vérité, une conception scientifique et une conception philosophique.

La conception scientifique de la vérité repose sur la vérification par l'expérience ou l'ἐμπειρία grecque débouchant sur la connaissance empirique. La vérité que poursuit la science avec son manteau de théorèmes, axiomes, principes et d'images, s'applique à établir la vérité objective du réel, en travaillant sur la connaissance dans son rapport à la vérité. Mais il n'y pas « une » science détenant « la vérité » mais des sciences mathématiques, physiques, chimiques biologiques, humaines, avec, pour chacune d'entre elles, ses propres lois engendrant « des vérités ». La situation au regard de la vérité est donc ambiguë car les vérités objectives restent « extérieure » aux membres de la communauté scientifique. Pourtant Goethe avait déjà prévenu tout son monde en rappelant que « les mathématiques ne peuvent effacer les préjugés » !





Quant à la conception philosophique de la vérité, elle se résumait pour Spinoza à dire que « le vrai est à lui même sa marque et il est aussi celle du faux ». Pour Hegel, la pensée s'organise autour du mot. C'est avec les mots que nous pensons et donnons une forme objective au langage. Mais de quel langage usons-nous, du langage philosophique ou du langage « ordinaire des jours ouvrables » ? Mais ces langages sont suffisamment divers pour que le problème de la vérité et de sa source soit posé et reposé. Pour Léon-Louis Grateloup [12] : « quand nous nous interrogeons sur la vérité du monde et de nous-même, à qui nous adressons-nous ? Qui nous dira la vérité ? Et où résidera notre certitude, s'il se confirme que c'est l'homme et l'homme seul qui parle et ne cesse de parler » en faisant les demandes et les réponses, en revêtant chacune des ses paroles d'une valeur de vérité rejoignant l'océan de vérités « absolues » particulières et antagonistes de [multiples] croyances, entretenant tous les conflits possibles et imaginables. A cette question éternelle de savoir s'il existe une vérité philosophique, André Comte-Sponville est plus radical car pour lui « il n'y a pas de vérité philosophique et philosophique, c'est penser sur des vérités disponibles, en travaillant sur le désir dans son rapport à la vérité ».

Le problème de la vérité est traditionnellement celui de l'adéquation de la pensée au réel ou de l'adéquation du réel à la pensée. Mais le réel est-il, totalement et toujours pensable ? La connaissance procède-t-elle de « l'être à la pensée » ou de « la pensée à l'être » ? Comment penser toutes choses à l'aune de la vérité ? Et enfin, y a-t-il une vérité ou des vérités ? Si oui, où la chercher ? Comment l'atteindre et pouvons-nous l'atteindre ? Pourquoi vouloir l'atteindre ? Pourquoi ne pas vouloir faire sans ? Platon au IV<sup>e</sup> siècle avant JC en avait donné une définition. « Chercher la vérité c'est philosopher » et « philosopher c'est aller au vrai avec toute son âme ». Emmanuel Kant dans la *Critique de la raison pure* trouvait que la question était « extravagante » et susceptible d'amener « un imprudent à des réponses absurdes et ainsi à donner le spectacle ridicule de deux hommes dont l'un trait le bouc pendant que l'autre lui présente un tamis » ! Entre ces deux positions, il y a en réalité un paradoxe qui nous renvoie à notre questionnement antérieur. Si nous connaissions et possédions la vérité, nous n'aurions pas à la chercher, en revanche, si nous n'en avions aucune idée, nous ne pourrions même pas songer à la chercher, à la faire nôtre, à la refuser ou à l'assimiler à une valeur comme une autre. Mais arrivés à ce rond-point, grand est le risque de tourner en rond et de nous perdre avec tous les masques de la vérité : le scepticisme, le dogmatisme, le sophisme, le révisionnisme voire de s'embourber dans le cul de sac du complotisme-conspirationnisme !

### Et ses masques...

**Le Scepticisme** est l'expression du doute fondamental et radical que Pyrrhon professait au IV<sup>e</sup> siècle avant JC. Pour lui, on ne pouvait connaître aucune vérité. Presque moins radical, Descartes dans les *Règles pour la direction de l'esprit* et dans la logique du *cogito... je suis donc je pense*, nous conseillait d'examiner « la vérité, s'il est besoin, au moins une fois dans sa vie et mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut ». Tout en nous suggérant de tenir pour faux tout ce que nous savons être douteux ! Les sceptiques cherchent la vérité, à la différence des sophistes, mais ils ne sont jamais certains de l'avoir trouvée ni même qu'on le puisse, à la différence des dogmatiques. Tout est incertain, y compris que tout soit incertain [13].

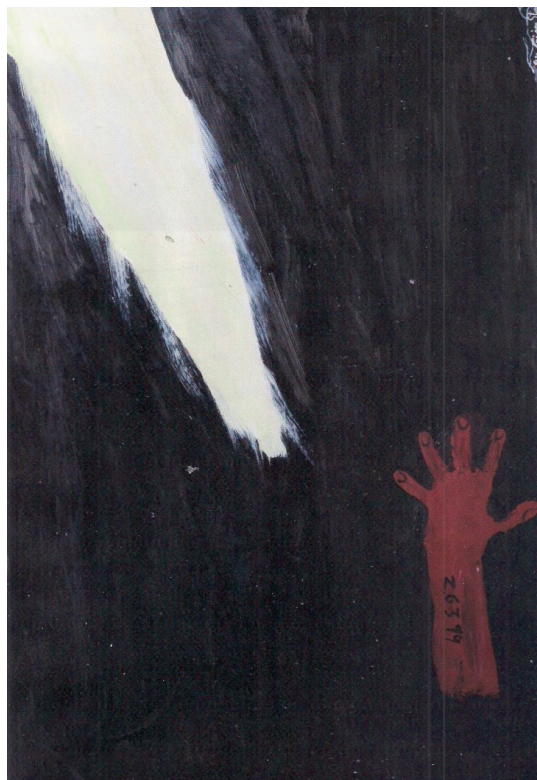
**Le Dogmatisme** est le royaume du dogme qu'on prétend imposer aux autres et à soi-même. Le dogmatique est incapable de douter de ce à quoi il croit, pour la simple raison que ce qu'il croit est vrai. Cette certitude permet au dogmatique de couvrir le champ de la connaissance à travers le *dogmatisme théorique* mais aussi et malheureusement celui de la morale au travers du *dogmatisme pratique* portant sur les valeurs considérées comme des vérités pouvant et devant être connues avec certitude sous peine de fauter. Alors à quoi bon pour ceux qui fautent, les libertés individuelles ? Une vérité cela ne se choisit pas ! A quoi bon la démocratie ? Une vérité cela ne se vote pas ! [13].

**Le Sophisme** est moins une pensée qu'une arme, volontairement utilisée pour tromper en jouant avec l'apparence de la vérité. Il est sans valeur sur le fond tout en embarrassant volontairement le ou les interlocuteurs. La sophistique se soumet donc à autre chose que la vérité et soumet la vérité à autre chose qu'à elle-même. Pour le sophiste, la vérité est une valeur comme une autre, réductible comme telle à son point de vue. Protagoras, Gorgias furent les ennemis acharnés de Socrate et de Platon et furent ceux qui cherchèrent moins la vérité que le pouvoir, le succès et l'argent [13].

**Le Négationnisme né du Révisionnisme est un cocktail mortifère.** Cocktail car associant à parts égales (ou variables selon les individus), un tiers de scepticisme avec son doute radical à l'égard de la vérité, un tiers de dogmatisme pour « sa » vérité, celle qu'il détient, et un tiers de sophisme volontairement utilisé comme une arme jouant avec l'apparence de la vérité. Mortifère car responsable de génocides en chaînes dont la liste suivante n'est pas exhaustive : Goulag stalinien, génocide arménien, génocide des Tutsi au Rwanda et de l'Ouganda, celui de Srebrenica en Serbie. Et la Shoah avec « ces prétendues chambres à gaz et ce prétendu génocide des juifs, formant un seul et même mensonge historique qui a



permis une gigantesque escroquerie politico-financière ». Quand les négationnistes et les révisionnistes, apprirent que la photographie du 23 août 1944 à 11 heures, n'était pas celle du camp d'Auschwitz-Birkenau, mais celle de l'usine IG Farben située à 8 kms, ils en ont conclu avec l'assurance inébranlable du dogmatique que le camp d'Auschwitz-Birkenau, n'avait jamais existé ! Il n'y a qu'un « négationniste-révisionniste homozygote » pour affirmer qu'un pilote de la R.A.F, fut-il Biggles, ne pouvait, à 1 000 ou 1 500 mètres d'altitude en 1944, que prendre avec certitude une photographie aérienne sans le moindre coefficient d'erreur possible ! Déjà, Christophe Colomb avait cru avoir découvert la route des Indes, en 1498. Quant à l'astronaute français Thomas Fesquet, il salua, de son satellite en février 2017 à 400 kilomètres d'altitude, les habitants de Lyon alors qu'il était au dessus de Rome !



Ce 23 août 1944 à 11 heures, Ceija Stojka, tzigane autrichienne, tentait à l'âge de neuf ans de survivre à la déportation à Auschwitz avec sa famille. L'avant bras gauche tatoué Z 6399, elle aussi avait entendu avec émotion ces survols aériens sans pouvoir les décoder. Elle est devenue, après de multiples activités, peintre avec plus de 500 toiles « sombres » dont les *Noirs et Rouges* où apparaît Z6399, son matricule tatoué sur l'avant bras gauche et les « claires » avec ses fascinants *Champs de tournesols*, fleurs emblématiques des tziganes. *Même la mort a peur à Auschwitz*, le catalogue répertoriant son œuvre, paraîtra après sa mort en 2013 mais avant les expositions de Marseille en 2017 et Paris en 2018. Quant à sa petite fille Mona, elle conclut qu'actuellement « les gens savent qui je suis mais ils me racontent qu'Hitler était bien, qu'Auschwitz n'a pas existé. Je ne dis rien. Je sors respirer un grand coup et je rentre en souriant... C'est peut-être moi qui devrais faire attention » [14].

**Le Complotisme ou Conspirationnisme** adosse lui, aux faits avérés, un responsable caché ou un petit groupe de gens puissants s'agrégeant secrètement dans l'ombre « d'un cabinet noir » pour planifier des actions illégales et néfastes affectant le cours des événements. Les conspirationnistes tendent à se soustraire systématiquement à la réfutation car celle-ci est la preuve indiscutable d'une nouvelle tentative conspirationniste pour étouffer l'affaire. Et ainsi de suite...

Le Magazine du Monde. 25.02.2017.

Florence Aubenas et Stefanie Moshammer Ceija Stojka

Au terme de ce catalogue des masques, nous rappelant en écho ceux du *Don Giovanni* de Mozart, j'ai toujours à l'esprit les propos d'André Comte-Sponville qui fut jadis (et toujours en pensée et en lectures) mon maître en philosophie. « L'imagination nous libère du réel dont elle fait partie mais aussi nous en sépare », « la connaissance nous libère du réel sans nous en séparer » et qui « nous sépare du réel sans nous en libérer » ? La folie. J'ai longtemps pensé que cela pourrait être « un critère » possible du choix de la vérité, pour partager, enfin, ces propos de Lucrèce :

## ***Le masque est arraché, la réalité demeure***

### **Est-ce que ceci ne serait pas une pipe ?**



La trahison des images. René Magritte

*La Trahison des images* de René Magritte est un tableau représentant une pipe. Mais sur ce tableau une légende écrite par l'artiste nous dit que « Ceci n'est pas une pipe ». Nous sortons de la forme picturale ou bien nous considérons, au contraire, que ce que Magritte a écrit est une partie comme une autre de sa peinture. Il faudrait donc interpréter ce qu'il a écrit et l'interpréter tout comme le reste de l'image. Il aurait fallu que Magritte écrive un autre énoncé sur la toile pour dire à quoi sert ce qu'il avait écrit et mais lui comme nous, nous nous serions retrouvés devant le même problème. Il n'en a heureusement rien fait et la photographe américaine Diane Arbus nous aide à sortir de cette aporie en nous rappelant que l'image « est un secret au sujet d'un secret. Plus elle vous en dit, et moins vous en savez » !

« Ceci n'est pas une pipe » peut apparaître comme une contrevérité ou comme une vérité évidente et inutile ou bien nous dire autre chose. Sinon que cette peinture est l'image d'une pipe avec laquelle on ne peut pas fumer, mais alors qu'est-ce qu'une vraie pipe ? Il y en a, en effet, une infinité à travers le monde. Avec « ceci », le réel et le vrai se confondent et le mot et la chose ne font qu'un dans une identité arbitraire. La vraie pipe est absente de toutes les collections de pipes et de toutes les représentations picturales, peintes ou photographiques. Le concept va toujours au-delà de la multitude des images et Louis-Léon Grateloup [12] de citer Hegel quand il suggère que « c'est dans le concept seul que la vérité trouve l'élément de son existence ». Mais pour accéder à la vérité il faut s'aider d'un recours à l'image, à la métaphore et au mythe. René Magritte avait compris en la peignant, que l'allégorie de la caverne de Platon intitulée « La condition humaine » nous amenait à nous entretenir aussi à propos d'images comme cela fut le cas des différentes œuvres exposées au Centre Georges Pompidou en 2016 et 2017.

## On peut demander aux images trop ou trop peu

On peut demander trop et en particulier exiger d'elles toute la vérité mais on s'expose à faire de celle-ci une icône que l'on peut vénérer sans en faire obligatoirement une idole que l'on pourrait adorer, et cela au besoin en la recadrant, en la retouchant techniquement. Demander toute la vérité à une image est impossible car les images sont souvent inexactes, inadéquates ou incomplètes. Au procès d'Auschwitz, Hannah Arendt disait qu'« à défaut de la vérité, on trouvera des instants de vérité et ceux-ci sont en fait tout ce dont nous disposons pour mettre de l'ordre dans ce chaos d'horreur. Ces images surgissent à l'improviste comme les oasis dans le désert » [9]. Les images ont un rapport lacunaire à la vérité mais elles sont bien tout ce dont nous disposons. On peut demander en revanche trop peu aux images, c'est considérer celles-ci comme de simples documents voire de véritables simulacres. Cette attitude peut aller même jusqu'au rejet, les images ne pouvant raconter ce qui s'est passé. Il n'y aurait de ce fait aucune vérité de l'image photographique, cinématographique, peinte ou sculptée.



L'image peut être utilisée pour tromper ou distraire. Le recadrage, les retouches apportées au document, le trucage, la contrefaçon, la falsification en sont les moyens habituels. Le trucage et la contrefaçon ont pour objet de déformer la réalité. L'effet « Forrest Gump » a été utilisé à de nombreuses reprises dans l'imagerie fictionnelle. Ces reproches ont été adressés à Steven Spielberg pour *La liste de Schindler* et à Roberto Benigni pour *La vie est belle*. Les critiques reprochaient à ces metteurs en scène leur reconstitution du passé des camps sans valeur de vérité mais qui, par la force des choses, prenaient valeur d'archives.

Mais l'exemple le plus caractéristique de l'utilisation de l'image pour tromper se trouve dans les premières lignes du livre de Milan Kundera, *Le livre du rire et de l'oubli* [15]. « En février 1948, le dirigeant communiste Klement Gottwald se mit au balcon d'un palais baroque de Prague pour haranguer les centaines de milliers de citoyens massés sur la place de la vieille ville. Ce fut un grand tournant dans l'histoire de la Bohême. Un moment fatidique comme il y en a un ou deux par millénaire. Gottwald était flanqué de ses camarades et à côté de lui, tout près, se tenait Clementis. Il neigeait, il faisait froid et Gottwald était nu-tête. Clementis, plein de sollicitude a enlevé sa toque de fourrure et l'a posée sur la tête de Gottwald. La section de propagande a reproduit à des centaines de milliers d'exemplaires la photographie du balcon d'où Gottwald, coiffé d'une toque de fourrure et entouré de ses camarades, parle au peuple. C'est sur ce balcon qu'a commencé l'histoire de la Bohême communiste. Tous les enfants connaissent cette photographie pour l'avoir vue sur les affiches, dans les manuels ou les musées. Quatre ans plus tard, Clementis fut accusé de trahison et pendu. La section de propagande le fit immédiatement disparaître de l'Histoire et, bien entendu, de toutes les photographies. Depuis, Gottwald est seul sur le balcon. Là, où il y avait Clementis, il n'y a plus que le mur vide du palais. De Clementis, il n'est resté que la toque de fourrure sur la tête de Gottwald » [15].

La falsification, en revanche, prétend ne pas être autre chose que ce qu'elle est et revendique son génie propre à produire du faux. Zbigniew Libera fabrique des fausses photographies d'une actualité présente ou passée pour tourner en dérision le pouvoir de la presse, la crédulité des lecteurs et subvertir le pouvoir symbolique des images qui nourrissent notre mémoire collective. Il est possible de douter d'une image et cette démarche pose le problème de la vérité et de la valeur de l'image.

Les conséquences du mensonge sont nécessairement plus essentielles pour la photographie qu'elles ne peuvent jamais l'être pour la peinture, car les images plates et en général rectangulaires que sont les photographies ont une prétention à représenter la vérité que la peinture ne pourra jamais avoir. Pascal





ajoutait « quelle vanité que la peinture, qui attire l'attention par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ». Susan Sontag dans *De la photographie* nous rappelle que « transformer le réel en objet de beauté découle de sa relative inefficacité pour exprimer la vérité, pour masquer la confusion des idées de vérité et de beauté, sous jacente à l'entreprise photographique. Un faux en peinture, c'est-à-dire un tableau dont l'attribution est mensongère, falsifie l'histoire de l'art. Un faux en matière de photographie, c'est-à-dire une photo qui a été retouchée, bricolée ou dont la légende est fausse, falsifie la réalité. L'histoire de la photographie pourrait se résumer en un conflit entre deux impératifs différents : embellir, impératif hérité des beaux-arts et dire la vérité, ce qui ne se mesure pas seulement à une idée de la vérité indépendante des valeurs, legs de la science, mais à un idéal du vrai à implications morales, le photographe étant censé démasquer l'hypocrisie et combattre l'ignorance » [2].

### Le doute nous incite à poser un regard critique

Le doute, quand il n'est pas radical, nous incite à poser un regard critique cherchant à ne pas se laisser envahir par l'illusion. Imaginons que le cerveau de l'aviateur-photographe de la R.A.F. ayant survolé Auschwitz, soit étudié un jour par un chercheur du Centre NeuroSpin de Saclay, un des pôles scientifiques actuels de rang mondial, travaillant sur le scanner-IRM le plus performant du monde pour explorer le cerveau humain avec son champ magnétique intense reposant sur l'aimant Iseult, supraconducteur de puissance inédite permettant de cartographier l'anatomie du cerveau et de son fonctionnement *in vivo* avec la plus grande précision. Précision, lui permettant de zoomer sur l'infiniment petit du cerveau et d'atteindre le niveau où se cacherait le code neural comme il existe un code génétique. Notre spécialiste des neurosciences pourrait y lire que les camps de concentration ont bien existé. Mais il est aussi possible d'imaginer qu'à la même époque, il pourrait lire dans le cerveau d'un historien ou d'un politicien révisionniste-négationniste que les camps de concentration en général et le camp d'Auschwitz-Birkenau en particulier, n'ont jamais existé. D'ailleurs, cette photographie aérienne ne correspond-elle pas à celle d'une usine, bien reconnaissable à ses ateliers bien rangés, à son unique cheminée en activité ? Ce qui, de plus, est vrai. Mais que cette photographie soit bien celle d'IG-Farben ne permet en rien de nier l'existence, à 8 kms de la dite usine, des 3 camps d'Auschwitz ; car à cette image aérienne de l'usine viennent s'ajouter les « images-raccord » des Rouleaux d'Auschwitz, prises à l'intérieur du crématoire et les « textes-raccord » de Primo Levi, de Charlotte Delbo et de Pelagia Lewinska pour n'en citer que trois.

Le 20 septembre 2007, le Mémorial de l'Holocauste de Washington a publié 116 clichés tirés de l'album photographique d'un militaire du camp, condamné à 7 ans de prison en 1962. A l'aide de ces images, un révisionniste-négationniste pourrait même nous expliquer que ces jeunes femmes hyper-vitaminées en train de déguster au soleil de l'été un dessert et prêtes à danser au son de l'accordéon avec de robustes officiers souriants et détendus ne peuvent en rien être associées à ce que certains s'obstinent à appeler Holocauste ! Comment imaginer une telle horreur alors qu'à l'époque tout un peuple ayant atteint les sommets de la culture humaine vivait heureux dans la luxuriante nature d'Auschwitz. Néanmoins, notre spécialiste des neurosciences serait bien incapable à la lecture du cerveau de notre photographe et à celle du cerveau révisionniste-négationniste d'affirmer lequel des deux a raison. D'un point de vue neuroscientifique, comment différencie-t-on, en effet, une idée vraie d'une idée fausse ? Le spécialiste des neurosciences pourra alors reconstituer les raisons, les arguments, les motivations du premier et du second, mais il ne pourra pas juger de leur validité. Il lui faudrait les analyser, les critiquer, les confronter à d'autres témoignages, à d'autres documents, à s'interroger sur les conditions de leur réalisation et de leur utilisation, à ce qu'il sait, à ce qu'il peut penser. En un mot, il lui resterait à juger. « La connaissance d'une idée vraie peut tout connaître d'elle sauf sa vérité, connaître une idée comme objet ne nous dispense pas de la penser comme idée ». Notre spécialiste des neurosciences pourrait lire dans le cerveau du photographe de la R.A.F. qu'il était moralement opposé au fascisme, au racisme, au génocide... Il ne pourrait cependant pas juger moralement de la moralité de cette position de notre photographe. Il ne pourrait pas juger de la valeur des valeurs qu'elle suppose, non par manque de connaissance mais parce que connaître une valeur ne suffit pas à l'évaluer. La vérité est amoral. Elle ne dit pas le bien ou le mal, elle ne juge pas et elle n'est pas normative. La morale est de l'ordre du vouloir et non du savoir. C'est nous qui devons juger, suggère André Comte-Sponville au terme de ces deux exemples qui lui sont empruntés : « La connaissance neuroscientifique d'une valeur peut tout connaître d'elle sauf sa valeur, connaître une valeur comme objet ne dispense pas de la juger comme valeur » [16].

Il est possible d'interpréter et de juger les images. Interpréter une image est la manière la plus courante de lui donner du sens et de la valeur selon des règles qu'étudie l'Herméneutique qui, initialement, s'appliquait au déchiffrement et à l'interprétation des écritures saintes. Elle se recommande comme une pensée du dialogue et de l'écoute se fondant sur l'idée que peut-être l'autre a raison. Elle rappelle que toute sagesse repose sur la reconnaissance de sa propre ignorance. L'interprétation relève néanmoins en grande partie du champ politique où se trouve l'observateur lui-même, de ses connaissances et/ou de son ignorance.





## Le réel et les images

Toute philosophie est une théorie du réel, c'est-à-dire une vision du réel et le résultat d'un regard posé sur les choses. Ce regard, à la fois créatif et interprétatif, prétend, à sa manière et selon ses propres moyens, rendre compte d'un objet ou d'un phénomène donné ou bien d'un ensemble d'objets ou de phénomènes donnés. La réalité, par son caractère irrémédiable et sans appel, son unicité, peut être intrinsèquement douloureuse et tragique car la cruauté du réel est de nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Aussi la faculté humaine d'accepter le réel reste souvent limitée et fragile.

Le refus du réel peut revêtir diverses formes et la plus fréquente est celle de l'illusion. Nous voyons le réel mais nous maintenons notre point de vue en persistant dans notre comportement, A n'est pas A mais A est A'. « Le feu est rouge mais je le vois vert donc je passe » comme le rappelle Clément Rosset dans *Le réel et son double* [17]. En effet dans l'illusion, notre perception est dédoublée en un aspect théorique, ce que nous voyons, et un aspect pratique, ce que nous faisons, et ce que nous faisons est sans rapport avec ce que nous voyons. L'illusion, née du désir humain, nous permet, certes, de voir juste mais d'agir autrement et ainsi, de nous protéger du réel. La duplication du réel nous permet de l'esquiver certes, mais cette esquive s'avère inopérante parce que le réel a toujours raison. Le virtuel, dont tout le monde actuel a le mot à la bouche, a toujours existé. Les hommes ont pour cela « inventé » la conjecture, le probable et l'incertain. Mais c'est au XVII<sup>e</sup> siècle et dans la plus grande discrétion qu'est apparu le calcul des probabilités, initiateur lointain de l'actuelle révolution numérique comme le rappelle Jean Toussaint Desanti dans *Nous avons toujours aimé la liberté* [18] coécrit avec son épouse Dominique. Il rapporte que Jacques Bernoulli, l'auteur de *L'Art de la conjecture* avait, pour faire comprendre ces fameuses probabilités, imaginé deux prisonniers condamnés à mort. Le Roi décide d'en faire exécuter un et de gracier l'autre, choix qu'il n'annoncera qu'à la dernière minute. Et Bernoulli de conclure « Du point de vue du calcul des probabilités, chacun d'eux est à moitié vivant et à moitié mort ». Virtuellement !

Dans *Albertine disparue*, Marcel Proust nous dit que le narrateur est déjà assez triste qu'Albertine l'ait quitté mais que le pire, pour lui, est de penser que cela est vrai. Il ajoute « la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ». En bref, la souffrance va plus loin dans le réel que toutes les représentations qu'on puisse s'en donner ou échafauder. Et Clément Rosset de conclure que « le réel est cruel parce qu'il est... réel ». Ainsi, en cas de conflit grave avec le réel, l'être humain pourrait pressentir instinctivement que l'acceptation du réel en outrepassant ses forces, mettrait en péril son existence même. Il est alors acculé, soit à accepter le réel soit à le fuir dans l'alcool, la drogue, la folie ou le suicide.

Avec l'image, le temps du réel ne se limite plus au « maintenant » et l'espace du réel ne se limite plus à « l'ici ». La réalité et l'espace de « l'ailleurs et du passé » ne sont plus aussi réels que ceux que nous aurions perçus ou pu percevoir et que nous ne pouvons plus percevoir. « L'ici et le maintenant » sont les deux « emplacements modèles » de la réalité. Clément Rosset nous suggère que pour « l'ailleurs et le passé », il nous faut deux moyens différents de perceptions de remplacement. Un pour le temps et un pour l'espace, à savoir la mémoire et l'imagination [19]. Mais la « présence de ce qui est absent, incertain et ambigu » ne saurait naturellement valoir la « présence de ce qui est présent, simple et indubitable ». De ce fait, les fonctions de la mémoire et de l'imagination, en succédant à la perception, ont toujours été considérées comme trompeuses mais toutefois avec une nuance. La mémoire, en effet, peut se tromper en confondant lieux et dates d'un événement tout en « retrouvant en chair et en os » le souvenir recherché. En revanche l'imagination, même quand elle vise juste, se révèle incapable d'évoquer exactement l'objet auquel elle essaie de donner figure. L'imagination nous libère du réel dont elle fait partie mais nous en sépare en allant dans l'imaginaire cinématographique, littéraire, pictural, alimenter le réel de « l'ailleurs et du passé ». Mais toujours avec le danger de l'illusion rétrospective.

Ces images peuvent entraîner immédiatement l'apparition d'autres images mentales accompagnées de l'écho de la musique pour violoncelle et orchestre d'Aaron Jay Kernis. En visitant, après la fin de la guerre, le camp d'Auschwitz – Birkenau, ce compositeur américain vit des enfants courir dans les allées du camp, d'autres étaient assis ou allongés dans l'herbe, mâchonnant un brin d'herbe qu'ils venaient de cueillir machinalement. Il prit alors brutalement conscience que cette herbe avait poussé sur une terre naguère imbibée de sang. Il y vit l'alliance du mal absolu et de l'innocence de la vie et composa en 1994 *Colored Field* [20].

Mais ce 23 août 1944 à 11 heures du matin, où se trouvait dans cette image de l'usine IG-Farben l'ingénieur chimiste Primo Levi ? que faisait-il ? Primo Levi avait été arrêté par la milice fasciste italienne à l'âge de 24 ans, en décembre 1943. Il fut déporté à Auschwitz le 26 février 1944. Ingénieur chimiste, l'avant bras gauche tatoué 174517, il fut affecté à l'usine IG-Farben d'Auschwitz, spécialisée dans la fabrication de caoutchouc synthétique. Il dira plus tard qu'à cette date « un vent torride, tropical soufflait



sur le camp, séchait la sueur sur les corps et soulevait des nuages de poussière venant des usines proches » bombardées par les Alliés. Où se trouvait le *Sonderkommando* [4] qui prit en photographie le camp d'Auschwitz ? A l'intérieur d'un four crématoire en réparation.

Ce que je sais, c'est que ce 23 août 1944 à 11 h, j'avais 3 ans ! Ce que j'ai appris beaucoup plus tard, c'est que le général Leclerc à la tête de sa 2<sup>e</sup> D.B. s'impatiait aux portes de Paris en attendant les ordres Alliés pour libérer la ville 36 h plus tard, que Varsovie s'était soulevée depuis presque 3 semaines contre l'occupant allemand. L'armée russe campant sur les bords de la Vistule assistera, aux premières loges, au sanglant carnage de la ville et pour tromper cette « intolérable attente », elle se contentera d'abattre les avions anglais et américains venus apporter un soutien en vivres, médicaments et armes aux insurgés. Les rares survivants de ce siège furent déportés sur Auschwitz pour que la boucle soit bouclée. Le silence des Alliés a pu sembler, à certains, tout aussi assourdissant. Le cynisme géopolitique a pu être évoqué dans un contexte rampant d'antisémitisme. Jérôme Siegel, par bande dessinée interposée en 1933 et avec son Superman s'empoignant, tel le Golem, avec Goebbels, ne pourra rien contre le black-out du New York Times, le quotidien référent de l'époque sur la Shoah. Antisémitisme américain de l'immédiat avant-guerre, dont soixante ans plus tard, Philip Roth dressera une fiction romancée mais terriblement éclairante dans *Le complot contre l'Amérique* [21].

Ce que nous savons c'est que Primo Levi sera libéré en janvier 1945 par l'armée soviétique. Dès son retour en Italie, neuf mois plus tard, il écrira *Si c'est un homme* [21]. Il lui faudra onze années pour qu'un éditeur accepte de le publier et autant pour que ce livre soit connu. Toute sa vie après 1945 sera marquée par la double exigence du témoin et du scientifique. Celle du témoin qui a vu l'humiliation absolue de l'homme avant son élimination physique radicale. Celle du scientifique qui ne désespère pas d'exprimer un jour l'indicible. Comment après avoir subi, survivre à un tel mal radical alors que tant d'autres sont morts ? Comment témoigner et être cru alors que ces témoignages étaient repoussés en raison de leur énormité et de leur caractère inimaginable ? Hannah Arendt dira en 1950 dans *Auschwitz et Jérusalem* [9] que les nazis étaient tout à fait convaincus que l'une des meilleures chances de succès de leur entreprise résidait dans le fait que personne à l'extérieur ne pourrait y croire. Comme témoigner et qu'ensuite justice soit faite ? Comment rester optimiste face à une telle tragédie ? Le 11 avril 1987 dans la matinée, il se suicida en sautant dans le vide de la cage d'ascenseur de son immeuble turinois. Sur la feuille blanche engagée dans le rouleau de sa machine à écrire, ses derniers mots furent : « Il y a eu Auschwitz, il ne peut donc y avoir de Dieu. Je ne trouve pas la solution de ce dilemme. Je la cherche mais je ne la trouve pas... »

## La pensée et les images

### L'adéquation de la pensée au réel et à la vérité

Descartes accompagna son « je suis donc je pense » d'un « je suis une chose qui pense c'est-à-dire qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent » et ce d'autant plus que « la pensée est un attribut qui m'appartient » et pour cause car elle ne concerne qu'un seul et unique individu, moi. Kant dira la même chose en suggérant que « penser c'est unifier des représentations dans une conscience ». Mais toute conscience est-elle une pensée ? Au sens de Descartes, oui. Cependant, dans un sens plus restreint, André Comte-Sponville nous rappelle d'une part que « penser c'est soumettre sa pensée à la vérité sinon c'est être dans l'opinion, le préjugé et le « on dit » » et d'autre part que penser c'est aussi étymologiquement « peser, soupeser les informations, les arguments, les expériences et la pesée elle-même » ». Il nous propose de compléter le propos de Kant avec l'aide de ceux de Spinoza et de Montaigne : « Penser, c'est unifier des représentations dans une conscience, sous la norme de l'idée vraie donnée ou possible ». Tout en concluant que la pensée est bien ce « dialogue intérieur et silencieux de l'âme avec elle-même » qu'évoquait Platon, mais en tant qu'elle cherche le vrai puisqu'il faut « aller au vrai avec toute son âme » et, d'avance, s'y soumettre.

Kant, en s'appuyant sur Copernic, révolutionna la pensée philosophique de son temps. Avant Copernic on faisait tourner le soleil autour de la terre, lui eut l'intuition de faire tourner la terre autour du soleil en montrant qu'en plaçant le centre du système solaire en son lieu réel, les apparences restaient les mêmes. Pareillement, dans le système de nos connaissances, il faut chercher où est le vrai centre. Est-ce la pensée qui se soumet aux objets et tourne pour ainsi dire autour d'eux ? Ou, au contraire, ne sont-ce pas les objets qui, pour être connus, sont nécessairement soumis par la pensée à ses propres lois ? Jusqu'à Kant, on a supposé que l'intelligence se réglait sur les choses et cette hypothèse n'a abouti à rien. Kant envisagea l'hypothèse contraire consistant à admettre que c'est notre pensée qui règle les objets, du moins en tant qu'ils tombent sous notre connaissance car ce qu'ils sont en eux-mêmes



et indépendamment de nous, nous ne pouvons le savoir. Les choses sont pour nous comme nous les pensons, telle est la conclusion « a priori » de la « philosophie critique » de Kant recentrant la philosophie sur l'homme [23].

À l'heure prochaine de l'ordinateur quantique annoncé comme le graal du numérique, à l'heure de l'Intelligence artificielle, de l'IRM fonctionnelle nous imageant les différents territoires de notre encéphale s'allumant les uns après les autres à la vue d'une peinture, à l'écoute d'une musique, à la lecture d'un ouvrage, faut-il quand même admettre que ces techniques ne pensent pas ? Déjà Heidegger avec « la science ne pense pas » avait abondé en ce sens. Il ne voulait pas dire que les scientifiques étaient stupides, mais que « penser » consiste à demeurer attentif à « l'appel de l'être » alors que la science, qu'on le veuille ou non, en travaillant sur la connaissance dans son rapport à la vérité, s'érige sur « l'oubli de l'être » en plaçant le langage dans la fonction instrumentale de l'outil. La science ne s'intéresse qu'à « l'étant » et cherche à savoir comment fonctionne le réel et à en comprendre les mécanismes pour mieux l'utiliser. Elle découpe rationnellement le réel en séries de causes et d'effets au lieu de se mettre à l'écoute de l'être. En ce sens et en ce sens seulement, elle ne pense pas.

Cette opposition entre science et philosophie fut dépassée par Merleau-Ponty, le philosophe français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, suggérant d'essayer de « penser ensemble et dans leur réciprocity les éléments que l'on a cru, à tort, disjoints ou séparables ». Pour lui « la philosophie est le goût de l'évidence et le sens de l'ambiguïté » et il l'illustre avec l'exemple d'Einstein. « Celui-ci fut-il un philosophe ? Oui et cela à travers deux chemins. L'un, techniquement et conceptuellement difficile voire hors de portée pour beaucoup d'entre nous, a été celui de la connaissance scientifique et ce fut la voie de « l'étant » heideggérien... l'autre, plus exigeant, a été celui de la morale, de la réflexion sur la valeur de la science, ce fut la voie de l'attention à « l'être » heideggérien. Professionnel de la science, Einstein était naturellement sur le premier chemin. Il s'est engagé sur le second par la force de son éthique personnelle ».

## L'Esthétique et l'Éthique des images

### L'Esthétique des images

Il peut paraître choquant de parler d'esthétique devant ces images aériennes et celles des rouleaux d'Auschwitz. Pour Maurice Blanchot « il y a une limite où l'exercice d'un art, quel qu'il soit, devient une insulte au malheur ». Les images photographiques d'Auschwitz ne sont pas un substitut attrayant à l'extermination des juifs. Les images des *Sonderkommandos*, amoncelant les cadavres de ces êtres déshumanisés par le nazisme avant de les enfourner ou de les incinérer dans des fosses creusées à la hâte à cause des survols de la RAF, ne sont pas des images fictionnelles de Spielberg et de Benigni, même si pour Jean Luc Godard dans ses *Histoire(s) du cinéma* [24] « un simple rectangle de 35 mm, même rayé à mort, sauve l'honneur de tout le réel » comme le fera, en 2015, Laszlo Nemes pour « sortir du noir » avec *Le fils de Saul*. Le représenté dans l'image a un statut ontologique et la réflexion esthétique philosophique est la seule à pouvoir faire abstraction du représenté dans l'image, sans faire référence à une valeur morale, et ce uniquement pendant le temps précis du jugement esthétique. Ces images nous ramènent à ce que disait Georges Bataille : « comme les Pyramides, l'Acropole, Auschwitz est le fait, est le signe de l'homme. L'image de l'homme est maintenant inséparable des chambres à gaz. Cette notion d'autoportrait culmine avec celui du peintre Music en « musulman ». Ceux-ci étaient les déportés juifs décharnés arrivés aux portes de la mort. Pour Music, l'autoportrait restait le moyen de tenir tête coûte que coûte à la mort. Ce qui nous ramène encore et toujours à Primo Lévi. Maintenir l'image de soi malgré tout, face à l'autre, face à soi-même, face à la culture, même si elle a failli face à la barbarie nazie, lui a permis de survivre. « Aussi est-ce pour nous un devoir envers nous-mêmes que de nous tenir droits et de ne pas traîner nos sabots, non pas pour rendre hommage à la discipline prussienne mais pour rester vivants, pour ne pas commencer à mourir » car « derrière les paupières à peine closes par le sommeil, les rêves jaillissent avec violence » [25].

### L'Éthique des images

L'éthique est l'« autre rive de la faculté de juger » de Kant qui avait cherché à établir un pont entre l'esthétique et l'éthique. Primo Lévi puis Hans Jonas se sont interrogés sur le concept de Dieu après Auschwitz mais il a fallu et il faut encore plus que jamais s'interroger sur celui de l'éthique après Auschwitz. Cette approche peut être celle de Marcel Conche [25] nous rappelant que l'éthique est un choix de vie, en fonction de certaines valeurs, impliquant des devoirs conditionnels car découlant de ce



choix de valeurs qui est d'autant plus libre et licite s'il reste dans les limites fixées par la morale qui, elle est une exigence « inconditionnelle » relative au respect d'autrui. Il y a aussi la visée éthique de Paul Ricœur [27] avec le souhait pour l'individu de vivre bien et de s'accomplir personnellement avec et pour les autres dans des institutions justes. Cette relation se fait entre « soi-même » et « l'autre », en rappelant qu'il y a deux « autrui » : le « toi » des relations inter-personnelles et « l'autre » des relations institutionnelles. Le contenu éthique des photos est fragile. La plupart des photos ne gardent pas leur charge émotive, à l'exception peut être de celles des horreurs des camps nazis, qui ont acquis le statut de référence éthique. La violence de l'homme pour l'homme, les multiples figures du mal, rendent et rendront toujours nécessaires de soumettre la visée éthique à l'épreuve de la norme morale. À cela, la morale dit « tu ne tueras pas ». Mais à Auschwitz, un être humain est devenu le bourreau de son semblable... parce qu'il était son semblable.

Toutes ces tensions trouvent leurs origines dans le double régime de l'image. Pour Platon, l'image-voile et l'image de l'ombre portée sur le mur de la caverne rappelle que l'image est foncièrement illusoire, trompeuse et mensongère. Aristote lui rétorquera dans *De l'âme* qu'il est impossible de penser sans image et que la mémoire, même celle des choses intelligibles, n'existe pas sans images. Il y a ainsi un double régime du visible et du visuel, du détail et de l'ensemble. Comme le langage, les images produisent un effet et son contraire. Elles ne sont ni illusion pure, ni vérité totale. Il y a tension dialectique entre l'image - voile et l'image - déchirure qui laisse filtrer un éclat du réel et, en l'occurrence, un éclat de l'horreur absolue. Georges Didi-Huberman qui a décrit cet état dans *Images malgré tout* [4] parle poétiquement « d'un battement dialectique qui agite le voile avec sa déchirure ». Jorge Semprun, à son retour de Buchenwald, assistant dans un cinéma à la projection des actualités, raconta ce phénomène dans *L'écriture ou la vie* [28] « entre un savoir certain de ce qui est représenté à l'écran et une reconnaissance incertaine de ce qui est vu sur l'écran, entre l'incertitude d'avoir vu et la certitude d'avoir vécu, entre le fait d'être habité par ces images sans en être aliéné et le fait d'être distancié d'elle sans en être détaché ».

## Conclusion

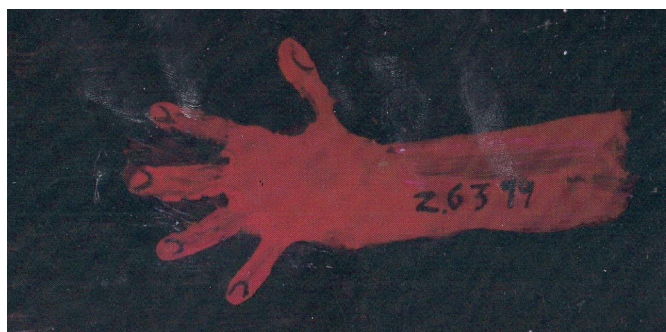
À force de répéter qu'Auschwitz était « l'irreprésentable, l'indescriptible, l'indicible, l'inimaginable, l'inexprimable », à force de qualifier le mal par tout ce qu'il n'est pas, il était logique d'espérer voir le mal s'éloigner de nous. Vivant dans la civilisation de l'image sous toutes ses formes d'expression et de transmission, il était cohérent de voir le public en général et le jeune public en particulier, peu friand de l'écrit, se tourner vers le langage de l'image. Art Spiegelman racontera dans sa célèbre bande dessinée *Maus*, [29] l'insoutenable histoire de son père survivant du ghetto de Varsovie et d'Auschwitz. En effet, pour une même surface donnée, l'image dit plus qu'un texte. L'image parle à tout le monde quelles que soient sa langue, sa religion, sa culture fût-il même illettré. L'image redevient un nouveau langage. L'image « sauve l'honneur du réel », sauve de l'oubli une réalité historique menacée d'indifférence. Pour que nos actions aient un sens et une valeur, l'éthique nous oblige à choisir. Devant chaque image, il nous faut soit la refuser soit l'accepter. La violente polémique, en 2001, entre Georges Didi-Huberman, un des organisateurs de l'exposition sur les « rouleaux d'Auschwitz » et Claude Lanzmann, le réalisateur de l'admirable film *Shoah* sans documents d'archives mais avec témoignages de survivants en décors naturels, repose sur l'opposition entre l'image du réel et l'image-mensonge, entre la nécessité de montrer la cruauté du réel parce que réel et l'impossibilité de montrer « l'inimaginable et l'irreprésentable parce qu'il n'y a pas d'image de la Shoah ». Pour dépasser, un peu rapidement certes, cette polémique je dirai que l'image d'archives et le témoignage sont le champ et le contrechamp d'une même situation. Le champ et le contrechamp ne sous entendent aucune égalité, aucune équivalence mais engendrent inéluctablement le questionnement.

Alors pourquoi ces images ? Primo Lévi en 1985, s'est posé la question au retour d'une exposition photographique : « Si on nous avait demandé au moment de la libération : que voulez-vous faire de ces baraques infectes, de ces barbelés cauchemardesques, de ces chiottes multiples, de ces fours et ces potences ? Nous aurions sans doute répondu pour la plupart : enlevez tout, rasez tout avec le nazisme et tout ce qui est allemand et... nous aurions eu tort » [30]. Il faut revoir ces images parce que, plus et/ou mieux que la parole et/ou l'écrit, elles reproduisent l'impression que les camps plus ou moins bien conservés, plus ou moins bien transformés en sanctuaires procurent au visiteur. Les images et les témoignages sont indispensables et indissociables. Il n'y a certainement aucun rapport entre l'idée de la souffrance d'un être humain et cet être qui souffre. Il n'y a certainement aucun rapport entre l'idée de la mort d'un être humain et cet être en agonie mais il y a très certainement un rapport entre l'image de la souffrance et de la mort et la souffrance et la mort. Music et Ceija Stojka, évoqués plus haut, ont répondu par deux images terribles. Alors, pourquoi ces images du passé restent toujours aussi contemporaines en d'autres lieux ? Pour regarder en elles l'instant de vérité arraché au réel et à l'oubli pour l'éternité. Tout cela sera-t-il suffisant ?



**Non !** Avec la publication, le 9 juin 2017, le quotidien munichois *Süd-Deutsche Zeitung*, de sa liste mensuelle d'ouvrages de sciences humaines sélectionnés par un jury d'universitaires et de journalistes reconnus. La polémique a immédiatement éclaté à la vue dans cette liste, de *Finis Germania*, ouvrage posthume de Rolf Peter Sieferle, publié par un éditeur de la droite radicale allemande. Ouvrage s'attardant, entre autres, sur le *Mythe d'Auschwitz*, non pour nier l'existence de ces camps mais pour s'interroger sur ce « complexe aujourd'hui si populaire » constituant pour l'auteur « une tentative d'installer au cœur du monde totalement relativiste, une négativité absolue visant à faire surgir de nouvelles certitudes ». Le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* s'étonne qu'un tel ouvrage contenant « de nombreux passages pouvant passer pour antisémites ou d'extrême droite » ait pu être retenu. Le journaliste du *Spiegel*, à l'origine de ce choix, démissionnera du jury en pensant que cette recommandation aurait aidé les lecteurs à se questionner, de façon très provocatrice peut être, sur le passé et le présent de l'Allemagne. La direction du *Spiegel* a argumenté « le choix de ce genre de livre dont il serait préférable de débattre avant de le recommander sur une simple liste ». Toutefois, cet ouvrage « représente un courant de pensée qui existe en Allemagne d'aujourd'hui [...] nous ne voyons pas pourquoi il faudrait ne pas en parler, ce qui ne veut pas dire approuver ». *Süd-Deutsche Zeitung* a pris la décision de plus publier cette sélection. Décision « dénoncée comme une atteinte à liberté d'expression et comme une victoire de la gauche stupide » par la droite radicale nationaliste allemande [31].

**Non !** Même avec l'entrée le 24.09.2017 au Bundestag de l'AFD et ses remugles nazis ?



Ceija Stojka, *Détail...Le Magazine du Monde*. 25.02.2017.  
Florence Aubenas et Stefanie Moshammer

## Quelques références...

1. Jean-Marie André. L'image, le réel, la vérité, *Acta Endoscopica* 2004;34:421-426 visibles sur [jeanmarieandre.com](http://jeanmarieandre.com)
2. Susan Sontag. Sur la photographie, 1979. Ed du Seuil. p. 110.
3. Primo Levi. Les Naufragés et les Rescapés, Arcades Gallimard n°15. 1989.
4. Georges Didi-Huberman. Ces images malgré tout. 2003, Éditions de Minuit
5. Georges Didi-Huberman. Sortir du Noir. 2015, Éditions de Minuit
6. Ludwig Wittgenstein. *Tractatus Logico-Philosophicus*, 1993, NRF-Gallimard.
7. Hans-Georg Gadamer. Vérité et Méthode, 1997, Le Seuil.
8. Roland Barthes. La chambre claire, note sur la photographie, 1980, Le Seuil.
9. Hannah Arendt. Auschwitz et Jérusalem, 1991, Deux temps Tierce.
10. Daniel Sterne. La vie et les opinions de Tristram Shandy. Gentilhomme. 2004, Ed. Tristram.
11. Vladimir Jankélévitch. La mort. Champs Flammarion.
12. Léon-Louis Grateloup. Problématiques de la philosophie. 1995, Biblio Essais N°4226, p. 265-266.
13. André Comte-Sponville, Dictionnaire Philosophique. PUF 2001, le Doute p182, le Dogmatisme p 179-180, Scepticisme p524, le Sophisme p550-551
14. Florence Aubenas et Stéfanie Moshammer. Ceija Stojka. *Le Magazine du Monde*. 25.02.2017.
15. Milan Kundera. Le livre du Rire et de l'Oubli. Folio n° 1 831.
16. André Comte-Sponville. Une éducation philosophique. Le démon de Changeux. 1989. PUF, p. 159-181.
17. Clément Rosset. Le réel et son double. Gallimard, 1976.
18. Jean Toussaint et Dominique Desanti. Nous avons toujours aimé la liberté.
19. Clément Rosset. Fantasmagories. Les Éditions de Minuit. 2006 p. 88-97.
20. Aaron Jay Kernis. *Colored Field*. Truls Mork. Minnesota Orchestra. 1 CD Virgin Classics. 2001.
21. Philip Roth. Le complot contre l'Amérique, 2006, Gallimard.
22. Primo Levi. Si c'est un homme. Presse Pocket, N° 3119.
23. Alfred Fouillée. Histoire de la philosophie reprise par Lucien Guiringer dans *Voyages des philosophes et Philosophie du voyage*.
24. Jean-Luc Godard. Histoire(s) du cinéma. Gallimard-Gaumont, 1998.
25. Primo Levi. Les Naufragés et les Rescapés, Arcades Gallimard n°15, 1989.